SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 19 septembre —Indications pour la Louisiane—Temps pluie ; fort vents du nord à l'est ; bourasques sur le golfe.

Manifeste du duc d'Orléans.

Presse Associée.

Paris, France, 19 septembre —Le duc d'Orléans a lancé un manifeste dénonçant les Dreyfusistes. Ce manifeste commence ainsi :

Enfin! les promoteurs d'un odieux complot contre l'honneur et la sécurité de la mère-patrie ont jeté le masque. Intimidés par eux les ministres se sont abaissés au point de devenir leurs complices.

Le duc d'Orléans accuse les ministres de chercher une révision du procès Dreyfus, tout en étant convaincus de sa culpabilité, sous le prétexte de calmer l'opinion publique à leur profit.

Le prince déclare que cette perspective fait trembler son cœur et il termine son manifeste par ces mots:

Français! nous sommes maîtres dans notre pays. Vos serviteurs, soumis à un pouvoir occulte et pernicieux, présument qu'ils pourront vous imposer la volonté à laquelle ils obéissent sous prétexte de prouver l'innocence d'un homme que les tribunaux militaires ont condamné comme traître. C'est l'armée qu'ils tentent de détruire, et c'est la France qu'ils poussent à la ruine. Français! nous ne le permettons pas.

Prétendue Tentative d'Empoisonnement contre Aguinaldo.

Presse Associée.

Manille, Philippines, 19 septembre—La "Republica Filippina" affirme que l'on a tenté d'empoisonner Aguinaldo vendredi soir.

Un maître-d'hôtel a, paraît-il, vu un prisonnier espagnol jouissant de sa liberté faire un mouvement comme pour jeter quelque chose dans une tasse de boiullon destiné à Aguinaldo, et le maître-d'hôtel ayant pris une cuillerée de ce bouillon est tombé mort.

Onze moines franciscains sont, prétend-t-on, impliqués dans le complot.

La populace a tenté, dit-on plus loin, de lyncher les prisonniers espagnols, mais Aguinaldo est intervenu.

A la séance tenue samedi par les membres de l'assemblée nationale Aguinaldo était absent, paraît-il, mais ses représentants ont raconté l'histoire de l'outrage.

Dans la soirée un service spécial d'action de grâces a été célébré à l'église de Malolos.

Les bouillons devant être servis à Aguinaldo sont maintenant soumis, dit-on, à une analyse préalable, et les prisonniers espagnols sont étroitement surveillés.

Les Commissaires d'évacuation de l'île de Cuba.

Presse Associée.

La Havane, île de Cuba, 19 septembre—Tous les membres de la commission américaine sont maintenant installés à l'hôtel Trocha, à Vedado. Tous sont en bonne santé.

Le contre-amiral Luis Pastor Landeo, capitaine du port, primitivement nommé membre de la commission espagnole d'évacuation, est tombé malade et a été remplacé par l'amiral Manterola.

Le capitaine général Blanco a suspendu l'ordre de confiscation des rares bestiaux restant dans la province de Matanzas, car cette mesure menaçait de porter un coup mortel à la culture.

La nécessité de mesures semblables dans la province de Pinar del Rio et dans d'autres est impérative, car les récoltes seront perdues ou les travaux seront retardés par le manque de bœufs.

Des avis de l'intérieur annoncent l'établissement d'hôpitaux sur de nombreuses propriétés. Des comités de secours ont été organisés dans des villes et des villages pour subvenir aux besoins des troupes cubaines dans la détresse.

Le vapeur Alfonso XIII, qui partira demain pour l'Espagne, emportera 291 caisses contenant des archives et des documents militaires. Sur ce navire retourneront en Espagne les hommes de la division du général Pablo Gonzales Corral.

A PARIS.

Presse Associée.

Paris, France, 19 septembre —Le manifeste du duc d'Orléans a plutôt "fait long feu",

Rien de nouveau ne s'est développé dans l'affaire Dreyfus.

On dit que le général Chanoine, le nouveau ministre de la guerre, a a décidé la nomination d'un nouvel état-major du ministère et la réorganisation du bureau des renseignements secrets.

M. Pressence (?), un des leaders de l'agitation Dreyfus, est cité à comparaître devant le conseil de la Légion d'Honneur, parce qu'il a présidé des réunions dans lesquelles des orateurs ont dénoncé l'armée.

En Espagne.

Presse Associée.

Madrid, Espagne, 19 septembre—La reine régente a répondu à la circulaire du comte Mouravieff, ministre des affaires étrangères de Russie, relative à la réduction des armements excessifs des Puissances et au maintien d'une paix réelle et durable.

Sa Majesté loue hautement le projet du Tsar et promet d'envoyer un délégué à la conférence.

On annonce que Senor Ojedo, ministre d'Espagne au Maroc, sera nommé membre de la commission de paix.

Senor Montero Reyes, président du sénat et président de la commission de paix, a eu aujourd'hui une entrevue avec la reine régente.

La Crise Dreyfus à l'état aigu.

Qui nous expliquera comment l'affaire Dreyfus, où il ne s'agit, en fin de compte, que d'un simple capitaine, a pris des proportions telles, qu'elle met tout un peuple en convulsions et menace de dégénérer en révolution? On en a fait une question religieuse, une lutte de secte contre secte; on en a fait une question politique où les partis se mesurent dans l'arène. On en a fait une question internationale et, à un moment donné, au grand étonnement du public, on a parlé du rappel, par l'Empereur Guillaume II, de son ambassadeur à Paris. On en a fait enfin une question révolutionnaire, et les bruits ont couru d'une future dictature militaire. A l'heure actuelle, à Paris, la crise ministérielle est en permanence. Les ministres de la guerre se succèdent avec une rapidité lamentable. C'est avec la plus grande peine que l'on peut mettre la main sur un général qui veuille bien accepter ce portefeuille. L'un d'eux, que l'on vient de déterrer au fond d'une province, le général Chanoine, ne consent qu'à contre-cœur, et en faisant ses conditions, à entrer dans le cabinet.

Telle était la situation, hier, à Paris. Elle peut changer d'une heure à l'autre; mais il est probable qu'il y aura, au moins, un jour ou deux d'accalmie, jusqu'à ce que la commission se réunisse — ce qui doit avoir lieu, demain mercredi. Il nous faut attendre jusque là, dans l'espoir que la France va bientôt être délivrée, d'une façon quelconque, de cette épouvantable crise.

LES FETES Du Couronnement EN HOLLANDE.

Nous avons, dans nos dépêches, parlé des fêtes qui ont eu lieu à Amsterdam, à l'occasion du couronnement de S. M. Wilhelmine.

On lira aujourd'hui avec intérêt la correspondance suivante:

Amsterdam, 6 septembre.

La reine vient de prêter serment, et l'impression qu'emportent de cette cérémonie les étrangers qui eurent la bonne fortune d'y assister dépasse peut-être, si cela est possible, celle que leur avait laissée, dans la journée d'hier, la vision de l'extraordinaire entrée de Wilhelmina dans Amsterdam.

Le temps est très chaud et le ciel d'une radieuse pureté. Dès neuf heures du matin, les troupes viennent occuper la place du Dam, sur laquelle s'ouvrent à la fois les portes du palais et l'entrée latérale de la nouvelle église où la souveraine est attendue.

Une foule énorme, dont les joies de la journée d'hier n'ont point fatigué l'enthousiasme, se presse aux abords, et à dix heures, l'église est pleine. On en a tendu tous les murs, à l'intérieur, de draperies bleues aux armes royales, et de trophées de drapeaux. De hautes tribunes ont été disposées au-dessus de l'entrée, face au chœur et sur les bas-côtés. Et c'est un éblouissant spectacle que celui de cette foule où resplendissent la gaîté des toilettes et l'éclat des uniformes, et où figure tout ce que le royaume compte d'illustrations et de notoriétés dans le monde de l'armée, de la diplomatie, de la politique, de la magistrature, de la haute administration et des arts.

La cérémonie qui va s'accomplir étant purement politique, aucun emblème religieux n'y apparaît, et le clergé n'y interviendra point. Les seules soutanes aperçues sont celles de prélats conviés à la cérémonie comme membres des Etats généraux, et qui viennent, à ce titre, prêter le serment de fidélité à leur Reine. La souveraine prendra place devant la grille du chœur, dont les merveilleux cuivres resplendissent sur le fond de velours rouge dont elle est tendue.

A côté du fauteuil royal, une seule chaise a été posée: celle où s'assoira la Reine mère.

Devant ces deux sièges est la crédence où, sur des coussins de velours rouge, ont été placés la couronne royale, le sceptre et la constitution du royaume. Trois fauteuils seulement occupent la droite de l'estrade royale. Ils sont destinés au duc de Saxe-Weimar, au prince et à la princesse de Wied qui, à dix heures et demie, y prennent place. Devant eux se tiennent debout les princes indiens, que deux maîtres de cérémonies viennent d'introduire solennellement au pied du trône.

L'heure s'avance et, bientôt, du dehors une immense acclamation retentit.

C'est la Reine mère qui sort du palais pour se rendre à l'église.

Notez ce détail: elle n'y pénètre point par la porte réservée à la nouvelle Reine, mais par l'entrée publique, d'où elle est conduite à sa place, près du trône, par une escorte de maîtres des cérémonies et de chambellans.

La Reine mère porte une toilette de soie gris clair et dentelles blanches. A son entrée, l'orgue joue, et des deux côtés de la travée centrale où elle passe, toutes les têtes respectueusement s'inclinent.

Et presque aussitôt nous arrive le bruit assourdi de nouvelles acclamations. La reine Wilhelmina vient de paraître sur le dam. De la porte du palais à celle de l'église, un tapis a été tendu. La Reine traverse à pied la place au milieu des hourras de la foule, escortée de ses hérauts et de ses rois d'armes, de son maître des cérémonies, de ses pages veneurs et écuyers, des grands écuyers de la Couronne, de dignitaires de sa maison, et, dans un silence religieux des assistants tous debout, elle entre lentement, vêtue du lourd manteau de velours rouge et d'hermine dont plusieurs chambellans soutiennent la traîne, passe devant sa mère qui la salue d'une souriante révérence, et s'assied au trône royal.

L'orgue s'est arrêté. La reine Wilhelmina consulte sa mère du regard comme l'enfant qui attend du sourire maternel un encouragement à ce qu'il va faire; puis, d'une voix très lente, très haute et très sûre, elle lit, les yeux tantôt fixés sur le papier qu'elle tient à la main, tantôt dirigés vers l'assemblée silencieuse qui l'écoute:

«Messieurs les membres des Etats-généraux, appelée au trône de mon inoubliable père, je l'ai occupé sous la chère et bienfaisante régence de ma mère. Ma dix-huitième année accomplie, j'ai pris le gouvernement. Ma proclamation a annoncé le fait à mon cher peuple. L'heure est venue maintenant, invoquant le saint nom de Dieu, de m'engager en face de mes fidèles Etats généraux, à maintenir les droits précieux et la liberté de mon peuple néerlandais.

«C'est pourquoi je tiens aujourd'hui à resserrer les liens étroits qui existent déjà entre nous, et à signer de nouveau l'ancien pacte qui unit la maison d'Orange et les Pays-Bas.

«Grande est ma vocation, noble est la tâche que Dieu m'a imposée.

Je suis heureuse, reconnaissante de régner sur le peuple des Pays-Bas, petit par le nombre mais grand par les vertus, puissant par sa nature et son caractère. J'estime comme un privilège le devoir de consacrer ma vie et de vouer toutes mes forces à la prospérité et aux intérêts de ma chère patrie. Je répète les paroles de mon père bien-aimé:

«La maison d'Orange ne peut « jamais, non jamais, faire assez « pour les Pays-Bas.»

«Pour l'accomplissement de ma tâche, il me faut votre assistance et votre concours.

«Messieurs les membres du Parlement, je suis profondément convaincue que vous me l'accorderez. Travaillons ensemble au bonheur et à la prospérité du peuple néerlandais. Que tel soit le but de notre vie, et que Dieu bénisse notre œuvre pour la gloire et pour le bonheur de la patrie.»

Le hasard est quelquefois un admirable metteur en scène. Au moment où la reine Wilhelmina lit cette dernière phrase de sa proclamation, un rayon de soleil traversant le vitrail de l'église fait resplendir son manteau rouge et l'enveloppe tout entière d'une surnaturelle auréole de clarté. Autour d'elle étincelle le groupe chamarré des toilettes et des uniformes de Cour, alignés devant la grille du chœur. Sous un massif somptueux de plantes vertes, un immense dais doré, suspendu à la voûte de l'église, domine l'estrade royale, encadrant ce décor de ses draperies écarlates retenues au long des piliers par des trophées de drapeaux.

Alors la Reine s'est levée, et, d'un mouvement exquis à la fois de grâce et de majesté, dégageant du manteau d'hermine son bras nu, elle prête le serment. Elle dit:

«Je jure au peuple néerlandais que je garderai et maintiendrai toujours la Constitution.

«Je jure que je défendrai et garderai de toutes mes forces l'indépendance et le territoire de l'empire; que je protégerai la liberté générale et privée et les droits de tous mes sujets, et que pour maintenir et augmenter la prospérité générale et privée, j'appliquerai tous les moyens que les lois mettent à ma disposition, ainsi qu'un bon roi doit le faire. Que Dieu tout-puissant me soit en aide.»

Un triple hourra salue cette déclaration, tandis qu'au dehors le peuple, qui entend nos cris, y répond par une immense clameur. Et pas une émotion ne se trahit sur ce visage de jeune fille, si étrangement transfiguré depuis hier. Elle est vraiment Reine, en ce moment, et d'une façon définitive, inoubliable et charmante.

Il est près de midi, et c'est le tour des Etats généraux de prêter serment. La Reine de nouveau s'est assise et assiste à l'appel des noms. A chacun de ces appels, le membre désigné se lève, étend la main droite, les deux premiers doigts allongés, et jure. Quelques-uns, à qui leurs convictions philosophiques ou religieuses interdisent le geste du serment, se lèvent simplement et s'inclinent.

C'est fini. Le plus ancien des hérauts d'armes s'avance et proclame:

«Sa Majesté la Reine est intronisée!»

Le cri de: «Vive la Reine!» est alors poussé par deux autres hérauts d'armes, répété par toute l'assistance; les drapeaux s'abaissent, tandis qu'au dehors les trompettes résonnent et que le peuple répond à son tour par une clameur et de frénétiques hourras à la phrase sacramentelle que les rois d'armes sont venus redire devant lui. Et voilà Amsterdam livrée pour trois jours au délire des fêtes populaires.

La jeune souveraine et sa mère ne retourneront à La Haye que vendredi. L'enthousiasme est tel que la municipalité a dû publier un avis invitant la population à s'éloigner la nuit des abords du Palais. Le vacarme y était à ce point déchaîné la nuit dernière que la pauvre petite Reine n'a pu fermer l'œil. Elle devait pourtant avoir bien sommeil!

La "Débâcle" DE ZOLA.

[Suite.]

Eh bien! cela n'est pas! Qu'on n'aille pas, du coup, me traiter de Bonapartiste! Comme bien d'autres, j'ai eu dans ma famille, des victimes du criminel attentat de Décembre. On a traité, comme il convenait, ce ramassis de bandits, politiciens à tout faire, pillards de grands chemins, rastaquouères sans scrupules, se drapant dans la légende napoléonienne, saisissant les honnêtes gens au collet, les jetant dans les prisons, ou les obligeant à prendre le chemin de l'exil. Mais l'histoire doit être écrite, sans passion et sans haine, et M. Zola fait exception à cette règle immuable.

A l'époque de la guerre de 1870, j'étais encore un lycéen. Les souvenirs de l'année terrible ont laissé, néanmoins, dans mon esprit un ineffaçable souvenir. On n'a pas oublié ce frisson d'enthousiasme qui secoua la France entière lors de la déclaraton de guerre. Tout le monde croyait à la supériorité de nos armes: dans sa confiance naïve, le peuple se figurait que l'armée française ne ferait qu'une marche triomphale de Paris à Berlin. On se disait que rien ne pourrait arrêter l'élan furieux de nos zouaves, de nos turcos, de nos héroïques petits lignards. On les voyait se ruant à l'ennemi avec la «furia francesa», et refoulant tous ces mangeurs de choucroute, la baïonnette dans les reins, jusque dans leur capitale. Hélas! la désillusion ne fut pas longue à venir.

Dès le début des hostilités, on s'aperçut qu'il n'y avait pas d'armée; que nous avions été trahis par le gouvernement impérial; que tout le monde officiel, généraux, officiers supérieurs, ministres, avaient caché au pays la véritable situation. Les généraux ne savaient pas où étaient leur corps d'armée; les arsenaux étaient vides; pas de fusils, pas de canons; alors que la Prusse, armée jusqu'aux dents, avait une formidable artillerie moderne, nous en étions encore aux canons rayés de Magenta. Notre armée n'atteignait pas le chiffre de 250,000 hommes, tandis que l'armée prussienne comptait 900,000 hommes, admirablement bien organisés, et, depuis Sadowa, tenus sur un qui vive continuel.

C'est donc dans des conditions [illegible] que s'ouvrit cette désastreuse campagne. A ce moment, déjà, l'empereur était malade de cette maladie terrible qui devait l'emporter trois ans plus tard. Il n'avait nullement conscience de la situation. Autour de lui, papillonnaient des généraux d'antichambre, portant beau l'uniforme, traineurs de sabre, plus habitués à cajoler les filles et à fréquenter les estaminets, qu'à suivre les progrès des armements modernes. A part quelques personnalités marquantes, telles que Mac-Mahon, Canrobert, Bourbaki, qui furent des héros, les généraux de réelle valeur, soupçonnés de n'être pas inféodés au Bonapartisme, avaient été tenus à l'écart. Aussi bien lorsque la République appela, pour la défense du sol natal, les Faidherbe, les Chanzy, il était trop tard: seul, l'honneur du drapeau put être sauvé.

La vraie cause de nos revers, il ne faut pas la chercher ailleurs que dans l'incurie criminelle du gouvernement impérial. Mais si nos généraux n'étaient pas à la hauteur des circonstances, nos soldats étaient les dignes fils des héros de la grande armée. On s'en aperçut à Wisembourg, à Reischoffen, à St-Privat où fut anéantie la garde royale de Prusse. Et, dans un ouvrage publié par l'Etat-Major allemand sur la guerre de 1870, il est dit en toutes lettres, qu'après les victoires de Faidherbe à Bapaume, de Chanzy à Orléans, de Bourbaki à Villersexel, le mouvement de retraite de toute l'armée prussienne était préparé, quand la trahison du misérable Bazaine vint détruire toutes nos espérances.

Je reviens à la «Débâcle». J'ai dit que Zola y a mis tout son talent. Je dois, pour être juste, ajouter qu'il y a peint tout l'homme: l'ange et la bête. Il y a introduit de plus une moralité profonde qui donne un sens à toute cette épopée des Rougon-Macquart. A part quelques scènes inévitables de pillage et de tuerie, il a eu le bon esprit de ne pas trop noircir nos vainqueurs. Leur victoire, il a eu le courage de l'écrire, n'est pas un accident, mais la résultante d'une loi, le triomphe de l'ordre, de la discipline, de la science sur l'ignorance, la confusion, l'imprévoyance. Mais il y a, Dieu merci, une autre leçon dans la Débâcle. Jean, le modeste héros, le caporal paysan, nous dit, quelque part, en son langage: «Fichu!.... Non, je ne sens pas cela! Ce mot vulgaire est le mot du livre. La France populaire survit à ce grand désastre. Ses parties vitales n'ont pas été atteintes: sa réserve de force intime subsiste, en ses couches profondes, presque inépuisable. Que faut-il? Que le peuple et la bourgeoisie se réconcilient, s'aiment et s'embrassent, comme se réconcilient, s'aiment et s'embrassent, dans le roman, après s'être dédaignés et insultés, Jean et Maurice.

Non, mon brave caporal Jean, la France n'est pas fichue! S'il en était ainsi, il en serait fait de la civilisation et de la liberté dans le vieux monde. Mais, au-dessus de la France, il y a quelque chose que l'on a appelé la «justice immanente» qui préside aux destinées des nations. Chaque fois que la France a oublié qu'elle était le soldat des grandes causes, chaque fois qu'elle a perdu la notion de la justice et du droit, elle en a été sévèrement punie. Mais sa punition a toujours été le salut pour elle. Elle s'est relevée d'autant plus haut, que le châtiment avait été profond. Jamais, elle n'avait subi un désastre aussi épouvantable qu'en 1870: jamais elle n'a été aussi puissante, aussi riche que de nos jours: jamais, elle n'a pu envisager, avec autant de calme, les éventualités possibles.

Nous n'en avons pas fini avec Zola. Nous y reviendrons prochainement. Mais en attendant, je répète avec le bon caporal Jean: «Fichus! Non, nous ne le sommes pas.»

YAN DE LESCL.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

On sait quel énorme succès a obtenu, la première semaine, la troupe engagée par le Col. Hopkins, au St-Charles. Il fallait s'attendre à ce que le changement de spectacle excitât vivement la curiosité publique.

C'est ce qui a eu lieu, en effet, dimanche. Jamais, au temps de sa splendeur, le vieux Drury n'a fait de plus belles salles; et le public, qui ne paie que 10, 20 et 30 cents, est sorti du théâtre, enchanté et se promettant d'y revenir souvent.

Outre la pièce "La Mizzoura", qui a enlevé le public, comme à l'ordinaire, nous avons pu voir et entendre la jolie chanteuse Sabel, Valmore, K. Warren et Henry Dixey, une des plus brillantes étoiles de la scène américaine.

On nous apprend que M. Harry Earl, le gérant de la compagnie Hopkins, est parti, hier soir, pour New York, où il va remplir une importante mission.

On voit que le colonel Hopkins ne s'endort pas sur un premier succès, et qu'il songe à s'assurer jusqu'à la fin une brillante saison théâtrale.

M. Earl sera de retour dans une quinzaine.

Hier soir, malgré une pluie battante, il y avait encore foule au St-Charles.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

Départ de Mme Hayes.

Presse Associée.

Colorado Springs, Colorado, 19 septembre — Mme J. A. Hayes, fille de Mme Jefferson Davis, est partie pour Narrangasett Pier, où elle assistera aux funérailles de sa sœur, Winnie Davis.

Marchés divers.

Paris, 19 septembre — La rente trois pour cent est cotée à 102 francs 60 centimes.

Londres, 19 septembre— Consolidés au comptant, 110 1/16; à terme 110 3/16.

Liverpool, 19 septembre—Coton spot demande bonne; prix plus facile.

American middling fair 3 19/32d; good middling 3 3/8d; American middling 3 3/16d; low middling 3 1/32d; good ordinary 2 7/8d; ordinary 2 11/16d.

Ventes 10,000 balles, dont 566 pour la spéculation et l'exportation y compris 9,800 balles coton américain.

Recettes 10,000 balles dont 9506 coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée; stables à la cloture.

American middling l. m. c., septembre 3 04; septembre et octobre 3 04; octobre et novembre 3 02; novembre et décembre 3 02; décembre et janvier 3 01; janvier et février 3 01; février et mars 3 02; mars et avril 3 03; avril et mai 3 03; mai et juin 3 04; juin et juillet 3 05.

New York, 19 septembre - Coton spot—calme à la cloture.

Middling gulf 5 7/8; middling uplands 5 5/8.

Ventes 344 balles.

---

son gendre et sa fille et donne des soirées où il convie de nombreux amis.

—Vous y avez été invité, Edouard?

—Oui, et au dîner qui précéda la réception.

—Ainsi vous vous êtes rencontré avec M. de Valmont et sa femme, cette petite Lydie que votre père, je crois, voulait vous faire épouser.

—Cette petite Lydie, comme vous dites, est maintenant une femme du monde accomplie, qui fait les honneurs du salon de son père, avec une grâce et une aisance parfaites.

—Peste, Edouard, vous me parlez avec enthousiasme. Sans doute, vous regrettez qu'elle porte un autre nom que le vôtre.

—Je ne puis regretter un mariage qui n'est jamais entré dans ma pensée. Vous oubliez Valentine, que, lorsque je lui ai été présenté, j'étais enchaîné par une liaison que je ne pouvais briser.

—Vous auriez repris votre liberté comme vous voulez la reprendre aujourd'hui. Est-il donc si difficile de dire à une femme qui vous aime et que l'on a aimée: Je ne vous aime plus?

Il rougit à cette allusion qui lui reprochait son inconstance.

Valentine soupira, mais ne crut pas encore le moment venu de prendre l'offensive.

—Mme la comtesse de Valmont vous a-t-elle paru heureuse?

Il ne remarqua pas l'accent jaloux de ces paroles.

—Plus heureuse, répondit-il, que je ne saurais dire; son visage était rayonnant; le bonheur communiquait à sa figure un charme que je ne lui avais pas connu. On voit bien qu'ils s'aiment d'une égale tendresse. M. de Valmont est fier de sa femme, cela se voit tout de suite; il a pour elle des attentions, une sollicitude qui feraient croire qu'ils sont mariés de la veille.

Un nuage d'irritation se répandit sur la physionomie de Valentine.

—Vous ont-ils parlé de nous? demanda-t-elle.

—Oui, mais surtout d'Eliane. Tous les deux ont mis un égal empressement à m'interroger sur elle.

"Quelle charmante enfant! disait la comtesse. Je me souviens encore de ses caresses quant elle me jetait ses petits bras autour du cou. C'est un cœur d'or qui a grand besoin d'affection."

Et le comte renchérissait encore sur ces éloges. Sa voix avait un accent attendri, et il m'a semblé voir une larme perler dans ses yeux. Cela m'a paru extraordinaire, car il ne la pas vue souvent, et quelques rares entrevues ne suffisent pas pour expliquer un pareil attachement.

Valentine haussa les épaules.

—Pure comédie de sensibilité, dit-elle.

—Je ne crois pas; ils paraissaient sincères.

—J'espère qu'ils ne vous ont pas ennuyé longtemps de ces ridicules compliments.

—Ils ne paraissaient pas se lasser de parler d'Eliane. Le comte de Valmont m'a dit:

"Monsieur Edouard, j'espère que vous voudrez bien vous charger de quelques souvenirs que vous remettrez à votre petite sœur de la part de celui qu'elle a appelé son bon ami."

Et, en effet, il a fait apporter à mon hôtel de superbes jouets.

—Dont vous vous êtes chargé.

—Ils sont dans ma malle; Eliane sera bien heureuse.

—Il me semble que M. le comte de Valmont aurait pu s'adresser à moi pour être l'intermédiaire de sa générosité.

—Seriez-vous susceptible à ce point; Valentine? Vous devriez être heureuse de l'affection qu'on témoigne à votre fille!

Elle ne répondit pas; sa curiosité avait d'autres renseignements à demander.

—Les réunions chez M. Gresham étaient-elles nombreuses? demanda-t-elle.

—Non, pas nombreuses; il n'y avait que des amis qui se parlaient à cœur ouvert. On faisait d'excellente musique, j'ai entendu un morceau qui m'a ému jusqu'au fond de l'âme.

—Exécuté par un amateur?

—Non, par une dame qui est arrivée à dix heures et est repartie à onze.

Je l'ai entendu nommer Mme de Gassie.

—Mme de Gassie?

—Vous la connaissez, Valentine?

—Je me suis rencontrée avec elle avant mon mariage.

—Elle a dû être d'une beauté remarquable, mais les traits se sont allongés, ses joues se sont creusées; ses grands yeux profondément enfoncés dans les orbites, portent l'empreinte d'une incurable tristesse. Quoi qu'elle soit encore jeune, ses cheveux sont tout blancs. Elle était vêtue avec une extrême simplicité et j'ai remarqué qu'elle ne portait aucun bijou.

On l'a entourée repectueusement, le comte et la comtesse se sont montrés particulièrement empressés; celle-ci l'a embrassée avec effusion.

"Chère madame de Gassie, que vous êtes bonne, lui a-t-elle dit de sortir pour nous de la réclusion à laquelle vous vous êtes condamnée!"

Elle paraissait très sensible à ces témoignages de sympathie, mais sa physionomie conservait son expression mélancolique.

On la pria de se mettre au piano.

Elle se rendit à l'invitation et exécuta une rêverie de Chopin; elle tira de l'instrument des sons que je ne l'aurais jamais cru susceptible de produire.

Chacune des notes allait à l'âme et faisait vibrer les cœurs.

On l'écoutait avec une religieuse émotion, et lorsqu'elle se leva, plus pâle encore qu'au début, on se pressa autour d'elle pour la féliciter.

Un cercle se forma et quelqu'un lui demanda:

—Avez vous des nouvelles de M. de Migrane?

Elle allait répondre, lorsque le comte de Valmont mit un doigt sur les lèvres, et il me sembla que son regard se tournait vers moi.

Je compris que, étranger dans cette maison, je n'étais pas admis à connaître des choses qui étaient réservées aux intimes.

Discrètement je passai dans un autre salon.

Peu de temps après je vis partir Mme de Gassie que le comte de Valmont accompagnait respectueusement.

Je me promenais, examinant les tableaux qui étaient accrochés aux murailles, lorsque je me trouvai face à face avec un jeune homme auprès duquel j'avais été assis à table.

Il ne me connaissait que sous le nom de M. Edouard. Dans la maison, c'était toujours par ce nom qu'on me désignait.

Il m'avait beaucoup questionné sur les hommes et les choses d'Amérique; je me crus autorisé à l'interroger à mon tour.

—Quelle est cette dame de Gassie? lui dis-je.

Il me répondit:

"Mme de Gassie, restée veuve de bonne heure, était autrefois citée pour sa beauté et le charme de sa conversation. Son salon de l'avenue Victor Hugo était le rendez-vous d'une société choisie. C'était une faveur très enviée d'y être admis. Elle brillait dans le monde et s'y plaisait.

Brusquement elle rompit avec ses habitudes, quitta son hôtel et se retira dans une rue écartée de Meudon. Désormais plus de soirées, plus de joyeux repas. Elle a vendu ses bijoux, a consacré sa fortune à des œuvres de bienfaisance, s'est astreinte au strict nécessaire, n'a conservé de relations qu'avec cette maison, où elle est traitée avec une grande considération.

Dans cette vie solitaire et ascétique, livrée aux pratiques d'une dévotion exaltée, sa beauté s'est fanée, sa physionomie s'est empreinte d'une incurable mélancolie."

Mais je me laisse aller à ces souvenirs sans songer que ces détails n'ont aucun intérêt pour vous.

—Au contraire, ils m'intéressent beaucoup. Racontez-moi, ou plutôt laissez raconter par votre interlocuteur pourquoi cette belle mondaine a voué sa vie à la pénitence.

—Je continue donc. Je fis à mon compagnon la même question que vous venez de m'adresser; il me dit:

"Mme de Gassie avait auprès d'elle une jeune orpheline que je n'ai jamais vue, mais dont on m'a fait le portrait le plus flatteur.

Cette jeune fille avait tout ce qu'il faut pour faire un brillant mariage, cependant on apprit avec étonnement qu'un de vos compatriotes, riche à millions, beaucoup plus âgé qu'elle, il est vrai, lui offrait son nom et le partage de son immense fortune.

Ce mariage fut précédé, ou suivi, je ne sais lequel des deux, de circonstances que je n'ai jamais bien connues, mais qui devait avoir de graves conséquences pour l'avenir.

Une lettre dont j'ignore le contenu, et qui pouvait être pour la malignité une arme contre la nouvelle épousée, lui fut dérobée par un misérable nommé de Migrane.

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC". and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.